

petite feuille, nous voyons que la poésie "qui," pour nous servir des expressions du journaliste, "s'était fait grande dame, retourne au peuple" va peut-être se retremper à ses sources et retrouver dans des respirations populaires la vie qu'on veut lui ravir la plus prosaïque de toutes les époques.

Outre un grand nombre de poètes dont ce journal cite des morceaux vraiment remarquables, nous voyons en particulier que trois ouvriers l'un imprimeur d'indiennes, le second potier d'étain et l'autre tisserand ont chacun publié divers recueils de poésies qui ont eu l'honneur d'une seconde édition. Voici quelques passages d'une épître de l'imprimeur en indiennes à son ami le potier d'étain.

Avec bonheur, ami, je me souviens encore  
Du jour où le cœur plein d'un poétique émoi,  
Au nom de l'amitié, titre qui nous honore,  
Pour la première fois tu vins frapper chez moi.

Tu venais visiter la modeste demeure  
De l'ouvrier poète, à son repas du soir;  
Le temps me sembla court, car tu n'avais qu'une heure  
Pour te lire tes vers où brillait tant d'espoir.

En écoutant ta voix et naïve et touchante,  
En écoutant des sons si doux à retentir,  
Je te serrai la main, et je te criai : chante,  
Pour lancer tes accords vers un bel avenir !

Le morceau suivant est du potier d'étain :

#### HUIT HEURES DU SOIR.

L'horloge sonne : il est huit heures.  
Allons, repos jusqu'à demain !  
Bons ouvriers, de vos demeures  
Reprenez vite le chemin.  
Venez, à vos enfants qui tendent  
Leurs bras à votre prompt retour,  
A vos femmes qui vous attendent,  
Rapporter un baiser d'amour.

N'est-ce pas l'heure qui convie  
Vos corps à goûter le repos,  
Vos âmes à goûter la vie ?  
L'heure pour vous des gais propos,  
Du seul repas pris en famille ?  
L'heure où fixant votre œil distrait,  
Votre jeune ange qui babille,  
Vous redit tous les mots qu'il sait ?

Et puis, dites moi, je vous prie,  
N'est-ce pas pour vous jeunes gens,  
Une heure de bonne folie  
Où l'on sent que l'on a vingt ans,  
Où la voix peut chanter sans crainte,  
Où le cœur reprend sa fierté,  
Où l'on respire sans contrainte  
Sa belle heure de liberté ?

C'est l'instant où, quittant l'ouvrage  
Chaque jeune fille, à son tour,  
A l'horizon de son bel âge,  
Vult briller l'étoile d'amour  
Qui colore sa destinée,  
Qui caressera son sommeil.  
— Pauvres fleurs qui, chaque journée,  
Restent douze heures sans soleil !

Magu, le tisserand, est avancé en âge, infirme et menacé de perdre la vue ; poète qu'un simple hasard a fait découvrir sur ses vieux jours, par un curé de campagne, il vient de lui livrer un recueil considérable de ses poésies ; il a chanté le spectacle de la nature, la navette qui le nourrit ; il a chanté sa misère. Magu a vu naître quatorze enfants et au déclin de ses jours, écoutez quelle est son ambition, et à quel prix il serait complètement heureux :

Voici mon rêve d'or et ce que je souhaite.  
Ce qu'en ma pauvreté je demande au destin,  
Pour y finir mes jours une humble maisonnette,  
Tout auprès d'un petit jardin.

Lamartine, Byron, Chateaubriand, Voltaire,  
Rendraient délicieux mon fortuné séjour,  
Et pour en écarter la misère,  
Une rente d'un franc par jour.

Alors j'aurais du temps pour remplir l'hémistiche.  
Ma lyre exhalerait de plus ses vers sons.  
Mon vers serait roulant, ma rime serait riche,  
Et l'on applaudirait peut-être à mes chansons.

Ne croyez pas pourtant qu'un fol espoir m'abuse !  
Et qui voudrait pour moi se monter libéral,

Quand malgré ses talents, malgré sa docte muse,  
Gilbert est mort à l'hôpital ?

Déjà une partie du rêve du poète est devenue une réalité. Les élèves du collège de Meaux ont pris sur leurs menus plaisirs l'achat de sa bibliothèque. Il lui manque la maisonnette, le petit jardin et la rente d'un franc par jour. Une souscription ouverte chez le maire et le juge de paix de son village, doit lui assurer cette heureuse médiocrité. Si tout Français qui a rimé de mauvais vers une fois en sa vie, vient par expiation offrir une obole au vieux poète, les derniers jours de Magu s'écouleront dans une aisance inespérée.

#### LE MARCHÉ D'ESCLAVES A CONSTANTINOPLE.

J'eus un jour l'occasion de visiter cet horrible lieu où s'entasse et se vend comme du vil bétail, ce que le monde entier, peut-être, possède en femmes de plus aimable et de plus séduisant. Inspecté par chaque maraud qui porte un turban, soumises à l'examen de chaque virago qui s'arroge la prétention de se connaître en esclaves, ces malheureuses attendaient, tout en pleurs, qu'on vint acheter, pour quelques misérables pièces d'or, et leur innocence et leurs sueurs. . . .

L'accès de ce bazar est sévèrement interdit aux Français ; à peine si de temps en temps, lorsqu'un riche marchand d'esclaves tombe malade, on en permet l'entrée à quelque docteur ou Sakkim chrétien. C'est une large cour quadrangulaire, avec un ruisseau qui coule le long de petites chambres au niveau du terrain ; au-dessus est une seconde rangée de cellules, réservées aux Grecques et aux Géorgiennes : le rez-de-chaussée est occupé par les femmes noires de Darfur et de Sennaar, et par les beautés cuivrées de l'Abyssinie. Ces dernières, sont remarquables par la régularité de leurs traits et l'élégance de leurs formes. Elles se vendent ordinairement 150 dollars (3,600 fr.) tandis que les femmes noires vont rarement au delà de 80 (1,926.)

Les pauvres Grecques étaient confondues pêle-mêle. . . les unes sur les autres. . . J'en vis sept ou huit dans la même cellule, étendues par terre, les unes moitié nues, les autres couvertes encore de quelques lambeaux de leur ancienne parure. . . Il y en avait de Scio, d'Ipsara, d'autres ville de Grèce ; elles n'avaient de commun entre elles que le désespoir. Toutes paraissaient pâles et malades ; toutes semblaient soupirer après des objets bien chers, après une patrie et des amis qu'elles ne devaient plus voir. . . . La langueur et le chagrin avaient épuisé leurs forces, éteint leurs regards, décoloré leurs traits ; mais c'étaient encore des spectres de beauté ; et la tranquillité mélancolique de leurs cellules contrastait douloureusement avec les rugissements de gaité que poussaient les nègresses. Est-il une scène de misère humaine qui puisse se comparer à ce tableau déplorable ! La jeune fille qui, par ses grâces, eût fait l'ornement de son village natal, et, par son innocence, la joie et la consolation d'une mère, elle était là, exposée aux avides regards de chaque soldat licencieux qui, sous prétexte d'acheter, examinait longuement et ses formes et ses traits. . . J'en vis une environ 15 ans, qu'on amena pour montrer sa démarche et sa figure à un vieux Turc qui, par ses ceillades lascives, manifestait assez le motif de son achat. Il tordait les coudes de la pauvre enfant, flairait ses oreilles, la faisait marcher, et puis examinait les chevilles de ses pieds, et puis sa bouche, et puis son cou ; et tout cela pendant que le marchand vantait les grâces et la taille de cette jeune infortunée, protestait qu'elle n'avait que 13 ans, qu'elle ne ronflait jamais en dormant, et la garantissait enfin exemple de tous vices et défauts ! ! Je me promenai quelque temps au bazar, pour voir la fin de ce marché. La jeune fille fut achetée 230 dollars (environ 6,720 fr.) Quand il fallut que la pauvre créature se séparât de ses compagnes, ce fut une nouvelle scène déchirante. Elle était aussi pâle que la mort, et paraissait à peine sentir sa douloureuse situation, tandis que les autres filles pleuraient autour d'elle, et lui disaient un dernier adieu. . . Ce triste adieu fit pousser au vieux Turc un éclat de rire infernal, et la prenant par le bras, il la poussa brusquement devant lui. . . .